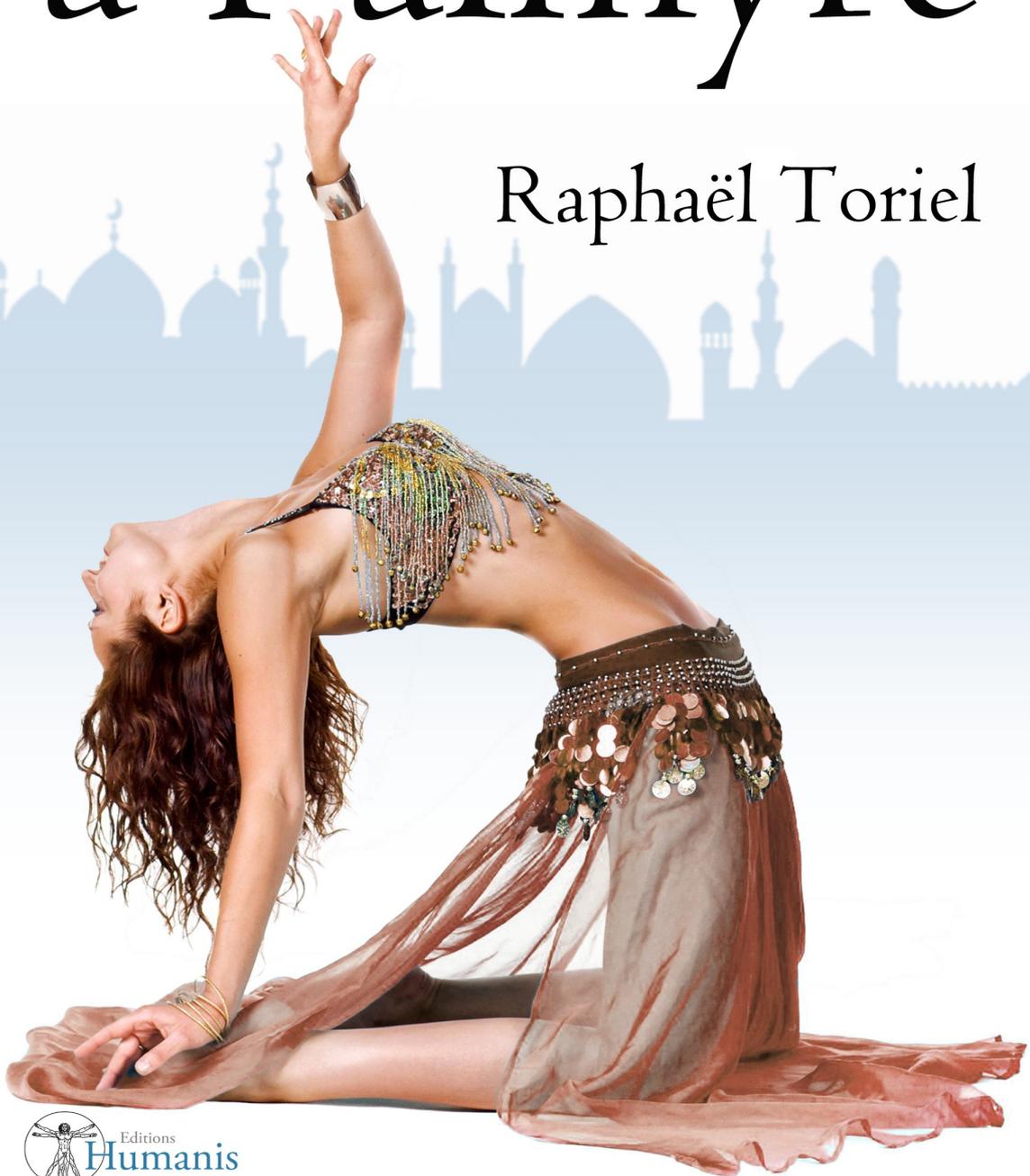


J'ai le cœur à Palmyre

Raphaël Toriel



 Editions
Humanis

VERSION INTEGRALE

Raphael TORIEL

J'ai le cœur à Palmyre

(version intégrale)

Roman





Découvrez les autres ouvrages de notre catalogue !

<http://www.editions-humanis.com>

Luc Deborde

BP 30513 - 5, rue Rougeyron - Faubourg Blanchot
98 800 - Nouméa - Nouvelle-Calédonie

Mail : luc@editions-humanis.com

ISBN : 979-10-219-0083-7

Janvier 2014.

Cet ouvrage est une réédition de "J'ai le cœur à Palmyre" - Editions de la Revue Phénicienne - ISBN 978-2913875210 - 2010

Toute utilisation du texte, reproduction, représentation, adaptation totale ou partielle par quelque procédé que ce soit, faites sans le consentement écrit des ayant droits (auteurs et/ou éditeur), constituerait, pour tous pays, un délit sanctionné par la loi sur la protection de la propriété littéraire.

Sommaire

Avertissement :

Vous êtes en train de consulter un extrait de ce livre.

Voici les caractéristiques de la version complète :

*Comprend 3 illustrations - 11 notes de bas de page - Environ 396 pages au format Ebook.
Sommaire interactif avec hyperliens.*

Prologue.....	3
I.....	9
II.....	13
III.....	37
IV.....	51
V.....	90
VI.....	92
VII.....	101
VIII.....	137
IX.....	173
X.....	192

Prologue

Mon oncle Kamal m'avait laissé sa vieille maison de Byblos. J'avais été très touché d'être, parmi ses nombreux neveux, celui à qui il avait destiné cette maison qui l'avait vu naître et à laquelle il était très attaché. Probablement était-ce parce que de tous, j'étais le seul à partager sa passion des vieilles pierres et qu'une maison à Byblos vous plonge naturellement dans les racines de l'histoire. Il avait tout de même cru nécessaire d'assortir le legs d'un codicille. La demeure devait rester à la disposition de Giovanni toute sa vie durant. La clause était inutile, il ne me serait jamais venu à l'idée de mettre à la porte le vieil homme. Pour moi, qui l'avais toujours connu, il était une sorte d'oncle bis, mais le fait que Kamal se soit cru obligé d'ajouter cette clause à son testament, montrait l'importance qu'il donnait à la protection des vieux jours de son ami.

Mon oncle enseignait le latin à l'université Saint Joseph de Beyrouth et Giovanni les langues orientales à celle de Padoue. Ils s'étaient rencontrés dans les années cinquante sur le site de Baalbek, avaient bien mangé et beaucoup bu ensemble et depuis, même éloignés l'un de l'autre par leurs professions, ils avaient entretenu une correspondance abondante et suivie. Giovanni venait le rejoindre au Liban dès que ses obligations le lui permettaient et parfois, plus rarement, Kamal moins voyageur et plus attaché à son pays, allait le retrouver en Italie. L'un était veuf, l'autre célibataire, c'est donc tout naturellement que vingt ans auparavant, l'heure de la retraite sonnée, le Vénitien était venu lui rendre une visite pour un séjour limité. C'est tout aussi naturellement, et sans même que les deux hommes aient besoin d'en discuter, qu'il était resté.

Gourmets, gourmands et bons vivants, ils écumaient la région, se précipitant sur toute nouvelle fouille, se mêlant aux archéologues, appréciés d'eux autant par les agapes qu'ils savaient organiser que pour leur savoir. Ils aidaient aux relevés, partageant bruyamment enthousiasmes et déceptions. Leurs silhouettes de plus en plus voûtées par l'âge et les longues journées de fouilles étaient reconnaissables de tous. Elles ajoutaient un zeste de sagesse à leur réputation d'hommes affables et compétents. Et comme au Liban toute excavation donne lieu à découverte, chacun faisait appel aux deux hommes pour leur montrer tel ou tel objet sorti de terre afin qu'ils l'expertisent. Mal leur en prenait souvent, car seules les trouvailles sans intérêt leur étaient restituées. Si l'objet présentait la moindre valeur archéologique, ils amenaient par de longs discours, l'heureux possesseur d'un trésor la veille, à s'en dessaisir au bénéfice du musée de Beyrouth qui, comme toute administration dénuée de moyens, ne serait en mesure de l'acquérir qu'à vil prix. « Qu'est-ce que l'argent devant la gloire de servir son pays, mieux, l'humanité ! », martelaient les deux savants. Rares étaient les rebelles et personne ne leur en voulait, car il restait à l'inventeur la fierté de se voir associé à sa découverte et parfois, si l'objet était de taille et d'importance suffisante, de voir une plaque à son nom apposée sur son socle. Celui-ci ne pourrait-il pas, sa vie durant, conduire fièrement ses enfants au musée admirer la générosité de leur père ?

Il en est parfois des vieux amis comme des vieux couples. Le dernier qui reste perd goût à la vie. À chacune de mes visites, je constatais une dégradation nouvelle du survivant et des lieux. La maison, autrefois joyeuse, devenait morne. Le frigo toujours plein autrefois, était désert à présent, le vin et les mets précieux, absents. La poussière s'entassait et Giovanni dont l'élégance italienne avait fait l'admiration de tous, ressemblait de plus en plus à un clochard. Je chargeais une veuve des environs, prénommée Nour, de venir tous les jours lui préparer ses repas et s'occuper du ménage. J'espérais qu'en plus des soins essentiels, la jeune femme d'un naturel enjoué réveille un peu la maison et son hôte. L'habitation eut beau reprendre un aspect décent, Nour à nouveau utile à quelqu'un eut beau chançonner en la briquant, rien n'y fit, Giovanni continuait de se laisser aller et d'ignorer le monde qui l'entourait. Il s'enfermait dès

l'aube dans ce que les deux hommes appelaient « l'ancre ». Une cave dont l'accès défendu par une lourde porte en bois de cèdre, vieille de plusieurs siècles, était interdit à tous, même à moi. Il n'en ressortait qu'à la nuit tombée pour dévorer en solitaire le repas que la gouvernante zélée lui avait préparé.

Une année n'était pas passée que je reçus un appel de la brave femme en larmes m'annonçant que le vieux professeur s'était éteint dans son sommeil. Voulant faire la chambre, elle l'avait trouvé dans son lit, souriant et serein. Au téléphone elle répétait pour me rassurer, « Dieu ait son âme ! Il avait l'air heureux de rejoindre Monsieur Kamal au paradis ».

Nous sommes drôlement faits. Ma première pensée fut de me demander dans quel paradis ces deux mécréants pouvaient bien se retrouver, celui de quel dieu ou de quelle déesse, Bacchus ou Aphrodite. Je ne m'imaginai pas les deux hommes s'ébattant dans les nuées avec des angelots jouant de la harpe. Ce moment de légèreté passé, vint la peine. Forte, encore plus forte qu'à la mort de mon oncle. À travers Giovanni, Kamal me paraissait probablement vivre encore un peu. À présent, l'illusion s'était envolée, je faisais face à la réalité.

Le vieux port avait fait à l'Italien des obsèques aussi chaleureuses qu'à mon oncle natif de la ville. Je m'étais installé dans la maison pour recevoir les condoléances. Nour y officiait en véritable maîtresse des lieux, ce qui m'arrangeait bien, car sans elle, j'aurais été perdu, incapable de servir à tout ce monde les cafés, limonades et pâtisseries traditionnellement à offrir. Il fallut trois jours pleins pour que la porte d'entrée se referme derrière le dernier visiteur. La jeune femme et moi étions épuisés.

Il restait pourtant une tâche pénible : mettre de l'ordre dans les affaires des deux hommes. Nour ouvrait les tiroirs, faisait des tas, les papiers et les objets d'un côté, les vêtements à donner aux œuvres de charité des différentes communautés de l'autre. Elle me présentait son travail pour approbation, avant de procéder aux distributions ou aux destructions. Mis à part quelques boutons de manchette, deux pinces et une épingle à cravates, une alliance et une chevalière, Giovanni ne possédait aucun objet de valeur. J'avais déjà distribué les bijoux de Kamal à mes cousins. Après avoir offert à Nour, qui la reçut les larmes aux yeux, l'épingle ornée d'une topaze, et gardé pour moi la chevalière en souvenir, je confiai à la jeune femme le reste des breloques qui iraient garnir la sébile du premier mendiant rencontré. C'était son idée. La maison se vidait peu à peu de tout ce fatras que tous nous accumulons inutilement au fil du temps, par paresse ou en vue d'une future utilité.

Il me fallut encore une semaine avant d'oser ouvrir la porte de « l'ancre ». J'avais, en tournant la grosse clef dans la serrure, l'impression de commettre un crime, une sorte de viol de l'intimité des deux hommes. Nour boudait : je ne l'avais pas autorisée à me suivre dans ce lieu que n'avait sûrement jamais foulé une femme. L'entrée courte et étroite menait directement à un escalier en colimaçon peu éclairé. Une angoisse mêlée de curiosité me saisit en descendant les marches de pierres taillées. Dieu seul savait ce que j'allais trouver ! J'imaginai un lieu obscur et mystérieux où s'ébattaient joyeusement souris affamées et araignées géantes.

La surprise fut totale ! Dès que mon pied eut quitté la dernière marche, six paires de tubes de néons se mirent à crépiter, éclairant d'une lumière franche et rosée une vaste pièce aux murs blancs. Là, sous mes yeux étonnés, se présentait un lieu de travail des plus modernes : au sol, des tables en acier, un grand frigo, un four de précision, deux sièges de dentistes à roulettes, des étagères de rangements et un grand coffre métallique, des éprouvettes et – surprise des surprises ! – deux ordinateurs de dernière génération. La salle était également équipée de deux larges éviers en inox et d'une salle de bain complète. Les principales concessions à leur sens du confort se trouvaient être deux magnifiques fauteuils Chesterfield, beaux d'avoir beaucoup servi, et une cave à vin électrique. Dans ce laboratoire qu'auraient envié bien des chercheurs, les deux épicuriens s'étaient octroyés le luxe nécessaire à leur bien-être. Aux murs, accrochés avec soin, entre les photos des lieux de fouilles, je découvris avec émotion quelques-uns de mes dessins d'enfants, une vieille empreinte de main prise en

CP et la photocopie de mon diplôme d'agrégation d'histoire, plastifiée. Pas de vieilles pierres sur les tables, seul un buste de femme apparemment d'époque romaine. Des pipettes vides et un post-it collé à côté du socle sur lequel était griffonné « XIX o XVIII » montraient que l'Italien avait achevé son expertise. La statue était un faux, elle serait restituée à son propriétaire.

Un ordinateur était allumé, j'y jetai un regard curieux. Au beau milieu du « bureau » se trouvait un dossier que Giovanni avait appelé « Traduttore, traditore ! », ce qui ne pouvait qu'attirer mon attention. « Traducteur, traître », je l'avais tant de fois entendu lâcher cette phrase quand, penché sur un texte ancien, il tentait de le traduire fidèlement ! Kamal, riait des scrupules de son ami « trahir n'est rien si, en mettant un texte à disposition du plus grand nombre, on en garde l'esprit ». Les deux hommes se chamaillaient un peu et finissaient par s'accorder autour d'une bonne bouteille. On aurait dit qu'il l'avait mis sous mon nez exprès, tout seul au milieu de l'écran, pour que je ne puisse pas le manquer, avec ce titre qui ne pouvait que m'interpeller. Comme si le vieil homme, sachant sa fin proche, me le confiait. Je cliquai deux fois sur le dossier et il m'apparut un long texte en italien, précédé d'un simple, « Vedere la cassa ».

Obtempérant, je me dirigeai vers l'important coffre aperçu en entrant. Il n'était pas fermé. Rangées proprement, m'apparaissaient les photographies d'un ensemble de documents manuscrits, tous en araméen. Ils avaient dû se présenter initialement sous forme de rouleaux : des similitudes avec d'autres documents, vus de-ci de-là dans des musées, sautaient aux yeux. Les rouleaux n'étaient pas dans la pièce, mais les photos avaient été prises avec minutie, puis celles-ci avaient été ensuite scannées, autant par sécurité que par commodités. Un paquet de feuillets imprimés, encore plus gros que le premier, avait été consacré à l'étude proprement dite. On pouvait y lire des notes serrées dans la marge et l'ensemble présentait des traces d'usure et des écornures. Cet ensemble-là avait beaucoup servi.

Où étaient les originaux ? Comment Kamal et Giovanni s'étaient-ils procuré ces documents ? Ces questions demeuraient sans réponses, mais ceux-ci avaient paru suffisamment sérieux aux deux hommes pour qu'ils y consacrent leurs dernières forces. Délaisant pour l'immédiat les traductions de l'Italien et celles françaises de Kamal arrêtée à la page neuf, c'est par les notes manuscrites de mon oncle que je commençai ma lecture : Il notait tout sur des cahiers d'écoliers, de sa belle écriture de professeur d'un autre temps. Celles-ci ne prenaient qu'une seule page :

Sources des feuillets ? Il nous est impossible, pour des raisons évidentes de discrétion, de donner le nom de celui qui a remis ces photocopies à Giovanni, ni le lieu où les originaux se trouvent, mais la personne en question a toujours, d'après Giovanni, fait preuve de sérieux. Les documents originaux auraient été découverts aux environs de la Villa Hadrien à Tivoli dans un coffret en bois de cèdre, par un jeune moine qui serait devenu plus tard Saint Sylvestre, pape de la tolérance, qui les aurait conservés. Légende, peut-être ? Mais Sylvestre I^{er} n'assistera pas au concile de Nicée qui condamnera définitivement les Thèses de Paul de Samosate...

Paul de Samosate ? Évêque d'Antioche, de 260 à 268, où il est déposé par un concile local pour hérésie. Il prêchait, semble-t-il, un Christ oint, mais non divinisé. Il a aussi été accusé de vol des biens de l'Église et de mœurs dissolues. Il a été ministre des Finances de Zénobie et à la chute de celle-ci, s'étant enfui, a échappé à la mort que subirent les autres ministres et conseillers de la Reine. Il devait être en fuite à l'époque des lettres. Quels étaient leurs rapports ?

Pourquoi Zénobie lui écrivait-elle ? La Reine ne peut être que blessée par les médisances que colportent les Romains sur son compte et vouloir dire sa vérité.

Pourquoi Paul ? Parce qu'il ne reste que lui ! Qu'il a fait partie du cercle des intimes, qu'il est intelligent et suffisamment entreprenant pour diffuser le message.

S'il était de la main même de la très fameuse reine Zénobie, le texte était d'importance et ces hommes que j'aimais avaient cru bon de consacrer leurs dernières forces à le déchiffrer. Ma décision d'achever l'œuvre qu'ils avaient entamée fut immédiate. Nous étions au début de l'été, en pleins congés scolaires, rien ne viendrait m'empêcher de m'y atteler sur le champ. Je décidai de m'installer dans la chambre de mon oncle dès le jour même. Trois mois me seraient suffisants pour finir le travail que je pensais déjà très avancé par Giovanni. Mes connaissances en Araméen étant limitées, je demandai à Antoine, un ami prêtre maronite, de bien vouloir m'assister. Il me fallut un an pour en venir à bout. Sans son aide et le soutien de Nour qui s'occupait de toute l'intendance, apparemment indifférente à que je faisais dans mon « antre » du matin au soir, je crois que je n'y serais jamais arrivé.

Avertissement : J'ai décidé de l'ordre. Pour les lettres, celui-ci est évident puisqu'elles sont datées (en égyptien). Pour les écrits personnels, j'espère que ma logique s'avèrera la bonne. Je prie le lecteur d'être indulgent : je ne suis pas linguiste, même si j'ai quelques notions d'araméen et d'italien. Si quelques erreurs ont pu se glisser ici ou là, l'esprit reste juste. Je n'ai pas trahi !

I

Tu as eu ton triomphe, Aurélien, il fut grandiose. J'ai porté des entraves aux chevilles et des chaînes d'or aux poignets. Nue, recouverte des épaules aux mollets des pierres précieuses de mon propre trésor, j'ai marché du jour levant à la nuit tombée. C'était interminable ! J'endurais à mon cou un carcan d'or serti d'émeraudes. Il en partait un lien pesant, mal soutenu par l'un de mes bouffons. Le tout était plus écrasant que la cuirasse de mes lourds cavaliers de combat.

J'ai dû m'arrêter plusieurs fois pour reprendre mon souffle, mais je n'ai pas vacillé. Devant moi, Tetricus et son fils, tous deux traîtres à Rome, légèrement vêtus de leurs atours gaulois ont trébuché plusieurs fois. Moi pas ! Je me devais de résister, pour mon honneur de Reine et pour ta gloire, César ! Droite, j'ai commencé ma marche, droite, je l'ai achevée.

J'ai eu le temps de méditer, ce jour-là. De noires pensées se bousculaient dans mon cœur ! Ne serais-je pas sacrifiée à la fin du spectacle ? J'étais sans crainte pour ma vie, mais inquiète pour mes fils. Que leur adviendrait-il, si faibles encore, si démunis sans moi ?

D'autres pensées, plus futiles, me venaient à l'esprit. Où se porterait l'admiration de cette foule de Romains ? Serait-ce sur les vingt éléphants qui ouvraient le cortège devant les terribles fauves, tigres, panthères, lions, guépards ? Ou sur les élégantes girafes, les antilopes gracieuses et tant d'autres animaux étranges et exotiques ? Des chars qui suivaient, lequel était le plus beau, le plus impressionnant ? Celui d'Odenath, paré d'or et de lapis ? Ou celui, riche en pierreries, offert par le Roi de Perse à Aurélien ? Le mien, dessiné par mes soins, exécuté par les plus habiles artisans syriens, habillé d'argent avec, en son centre, un soleil resplendissant de turquoises et de brillants, rehaussé de rayons d'or ? Ou celui du Roi des Goths, plus lourd, moins raffiné, mais tiré par quatre cerfs splendides, que tu montais fièrement pour ton arrivée au Capitole ?

Quelle place tenaient les vaincus dans cette parade ? De qui parlerait-on le plus, cette nuit dans les tavernes ? Des dix Amazones habillées en hommes, capturées alors qu'elles combattaient côte à côte, en égales avec leurs frères Goths ? De Tetricus et de son fils, proclamé par son père Empereur des Gaules que tu terrassas, Aurélien, sans même combattre ? Des sénateurs félons, traînés eux aussi en triomphe ? Ou de moi, Reine orientale, mystérieuse Syrienne qui, il y a peu encore, faisait trembler Rome ? Croyaient-ils vraiment, ces rustres, que cette femme enchaînée aspirait à devenir leur maître ? Comment imaginer un seul instant que j'ai pu vouloir quitter Palmyre la somptueuse pour cette Rome décadente ?

L'épuisement attise la fureur ! Je ruminais des vengeances impossibles une bonne partie du chemin. Et lorsque, enfin arrivé au Capitole, magnifique dans ton armure de parade au centre de laquelle étincelait un soleil d'or, tu as sacrifié à Jupiter les quatre cerfs qui t'avaient transporté jusque-là, malgré la fatigue qui me coupait les jambes et sans mes multiples entraves, plus proche de toi, je crois bien que j'aurais trouvé la force de t'arracher ton poignard des mains pour te l'enfoncer dans le cœur avant de me tuer à mon tour.

Ai-je défailli ? Du haut des marches du sacrifice, tu as fait signe que l'on m'apporte un siège. Deux esclaves ont empoigné un fauteuil destiné à un quelconque sénateur et me l'ont présenté. Je l'ai refusé ! Sur un nouveau signe de toi, impératif et souverain, quatre bras puissants m'ont soulevée de terre, m'obligeant à m'asseoir.

On m'avait habillée debout, j'ai tenté désespérément de me relever, cela m'était impossible, le poids des bijoux et des chaînes m'en empêchait. La foule saluait par des cris de joie la générosité de son empereur. Toi et moi seuls savions que tu m'avais infligé là une nouvelle défaite.

Je te hais, Aurélien ! Je te hais pour ta mansuétude, pour ma vie épargnée, pour cette cage dorée... Qu'ai-je à faire de ce palais douillet, de cette douce verdure, de ces femmes parfumées ? Que ne m'as-tu donnée à violer par tes légions, à déchiqueter par tes chiens, à piétiner par tes chevaux, plutôt que de m'ôter mes palmiers généreux, mes sables infinis, mes rocs, mes déserts ! Où est Tekram, mon cheval préféré ? Et vous, mes vaillants cavaliers, et vous encore, mes sages, mes bavards, mes philosophes, où êtes-vous ?

Qu'espérais-tu faire de moi, Aurélien ? Une agnelle docile ? Moi qu'un père aimant appelait « Khamsin », le vent du désert, ce vent du Sud, chaud et sec, qui bouscule les dunes, obscurcit le ciel, brûle les yeux, enflamme les corps et rend fous les cœurs ? Comment as-tu pu m'imaginer en matrone ? Moi, Zénobie la grande, Reine de Palmyre, moi, dont la gloire illumine l'Orient ! J'admirais le général audacieux, le stratège inspiré... mais comme tous les hommes, tu n'as que le courage de mourir et le mépris des femmes.

Je te hais également pour mes erreurs, car c'est sur toi qu'elles convergent. Je t'ai cru faible comme tes prédécesseurs et tu m'as vaincue. Puis, je t'ai espéré intelligent autant que magnanime. Tu as pourtant privé mon peuple de sa lumière en le privant de moi. C'est Palmyre qu'il fallait me laisser, nous aurions fait alliance. J'aurais fait allégeance. Une femme comme moi ne commet jamais deux fois la même erreur. Quel meilleur bouclier que moi pouvais-tu trouver là-bas, alors que je m'étiolo dans cette campagne romaine ? Trop souvent importunée par tous ces patriciens curieux, désireux de m'approcher, j'ai bien peu de temps pour écrire. J'écris pourtant depuis toujours, depuis l'enfance, j'en ai besoin. C'est ma façon à moi de remettre un peu d'ordre dans mes idées. J'y mets ma rage, aussi bien que mes pensées les plus intimes. Tantôt je garde, tantôt je détruis. J'écris en grec, en araméen et même en égyptien. Mais jamais en latin. Je ne le sais pas assez, ou si peu, ou si mal ! J'évite même de le parler, tant j'exècre mes erreurs, mais ici, j'y suis le plus souvent forcée. Peu de Romains parlent une autre langue. Parfois le grec, rarement le perse, jamais l'araméen. Une nation conquérante n'a pas d'efforts à faire : elle parle sa langue, aux autres de s'adapter.

Je ruse, je triche, j'attends mon heure. J'écris debout pour avoir la force de recevoir couchée, des heures durant, la cohorte des courtisans pompeux et de leurs épouses bavardes, tous avides de voir à quoi peut bien ressembler un fauve aux griffes rognées. Je dois bien les décevoir : je suis si affable que ta gloire, Auguste, en prend un méchant coup ! Est-ce vraiment elle, cette farouche guerrière que l'empereur a eu tant de mal à vaincre ? J'écoute, je m'instruis de toute la bêtise de tes élites. Nul ne me surprend un livre à la main, nulle pensée élevée ne s'échappe de mes lèvres. Je babille avec les femmes, écoute béate les hommes, sans jamais les contredire.

La banalité de mes propos les rassure, les Romaines oublient que mon peuple me surnommait « la vertueuse ». Elles parlent entre elles, devant moi, de leurs amants, esclaves barbares qu'elles s'échangent ou se gardent jalousement, selon le cas, et qui savent les prendre avec la force perdue de leurs époux. Elles vantent leurs mains habiles, leurs longues caresses, leurs bouches gourmandes, leurs sexes monstrueux, durs, infatigables. Elles en rajoutent pour susciter l'envie et la curiosité de leurs compagnes. Pas d'avarice dans les détails : c'est à celle qui en dit le plus, positions, circonstances, intensité des orgasmes... Ces femelles complices gloussent de leurs petits bonheurs. Ainsi, elles m'éprouvent. Suis-je des leurs ? Je les écoute en souriant, amicale, mais suffisamment distante pour éviter qu'elles ne devinent mon ennui. Les matrones ne sont pas vraiment dupes, mais rien ne peut les empêcher de s'épancher ; faiblesse de femmes oisives se vengeant de l'indifférence de leurs maris. Tromper n'est rien, encore faut-il le faire savoir !

.....
Fin de cet extrait de livre

Pour télécharger ce livre en entier, cliquez sur le lien ci-dessous :



<http://www.editions-humanis.com>

¹ Zénobie utilise le calendrier égyptien en signe d'insoumission à Rome. 5 janvier de l'an 5, probablement an 5 de l'avènement de Wahballât, soit 275 apr.J. -C..

¹ 26 janvier 275 apr.J. -C.

² Les Romains avaient depuis longtemps inventé le chauffage central. Celui-ci passait par le sol et servait aussi à chauffer l'eau.

¹ 3 février 275 apr.J. -C..

¹ 25 février 275 apr.J. -C..

¹ 17 mars 275 apr.J. -C..

¹ 27 mars 275 apr.J. -C.

¹ 17 avril 275 apr.J. -C.

² Babylone en Égypte, l'actuel Caire.

¹ 19 mai 275 apr.J. -C.

² Shatoosh : Pièce de tissu en poil d'antilope du Tibet, très légère, d'une qualité thermique inégalée. Un châle entier passe par l'anneau d'une bague.

1

1

2

1

1

1

1

1

2

1

2